

David Guerrero
5 novembre 2006

Relire Raffestin vingt-cinq ans après

David Guerrero est doctorant en géographie à l'Université Paris 7 Denis Diderot et à l'Institut national de recherche sur les transports et leur sécurité (INRETS).

« Critiquer n'est pas détruire mais dégager une identité »
Claude Raffestin, 1980

25 ans après sa parution, Pour une géographie du pouvoir (Paris, Litec, 1980, 250 p.) reste un des ouvrages géographiques, sinon parmi les plus cités, au moins parmi ceux qui ont inspiré le plus à d'autres disciplines. C'est dans la foulée de publications sur la géographie politique, parfois très spéculatives, que Raffestin décide de re-fonder la discipline, à partir d'une critique de ses précurseurs, parmi lesquels Ratzel apparaît comme le plus brillant. Dense, disons-le d'emblée, l'essai de Raffestin s'attaque à de nombreux points faibles de la géographie tout en apportant de nouvelles bases, à l'aide de nombreux schémas empruntés aux autres sciences sociales.

Ce livre est une « tentative de cristallisation de quelques moments de réflexion » commencés plusieurs années auparavant. Publié chez un éditeur spécialisé dans le droit et la gestion, mais dans une collection dirigée par un géographe (Paul Claval), l'ouvrage est néanmoins issu des recherches théoriques et épistémologiques de Claude Raffestin. Sans verser dans le dialogue spéculatif de la géopolitique, ce livre exigeant et ambitieux propose **une nouvelle géographie politique qui ne se cantonne pas au seul pouvoir de l'Etat**, à partir de schémas et modes de réflexion empruntés à d'autres sciences sociales, notamment à l'histoire et à la linguistique. Claude Raffestin ressent une insatisfaction croissante devant l'état de sa discipline. La géographie politique classique est en fait, une géographie de l'Etat qu'il faut dépasser « en proposant une problématique relationnelle dont le pouvoir est la clé ». Cette approche géographique se situe de manière originale à l'intérieur même des sciences sociales. Et il se montre prudent et méticuleux, tout en nourrissant la rigueur de la démonstration par une culture littéraire et scientifique particulièrement immense.

L'auteur peut légitimer son objet autant que sa démarche novatrice en précisant d'emblée que « **la géographie humaine consiste à expliciter la connaissance de la connaissance et de la pratique que les hommes ont de cette réalité qui est dénommée espace** » et qu'elle n'est plus « la science des lieux de l'espace » comme le voulait Vidal de la Blache (p. 2). Le pouvoir *lato sensu* est un élément essentiel de l'espace, duquel la géographie ne doit pas s'en passer si elle veut aller au-delà des apparences.

Claude Raffestin a choisi **un corpus immense**, peut-être trop large, touchant au langage et à la philosophie, mais aussi à la littérature, à l'histoire, à l'écologie... Son choix de suivre « fil guide » du thème du pouvoir (p.1) n'est malheureusement pas assez explicité. En revanche il lui permet de faire « une autre description » qui constitue la condition « d'une autre explication » du pouvoir (p. 243). Choisisant une écriture sobre, Claude Raffestin adopte une

exposition parfaitement conforme à son sujet, scientifique et littéraire à la fois, mais cela donne parfois, il est vrai, un sentiment d'accumulation face à l'avalanche de citations et l'ampleur des références culturelles.

*

L'ouvrage se présente comme un **polyptique** en quatre parties, entouré de remarques introductives et finales. La première partie (pp 7-56), appelée à juste titre « **D'une problématique à l'autre** », déconstruit les bases de la géographie politique classique pour **définir les éléments d'une problématique relationnelle fondée sur le pouvoir au sens large**. Claude Raffestin montre avec finesse comment le pouvoir n'est ni possédé ni acquis, mais « purement et simplement exercé ». La définition de « problématique relationnelle » implique une démarche, donc un processus, celui de l'explication de concepts aussi univoques que possible sans lesquels il est exclu de parvenir à une connaissance dégagée des ambiguïtés de la connaissance immédiate que l'on peut avoir des faits. La relation se fait par un contact, par un échange et elle est co-existante et co-fondatrice de tout rapport social. La formalisation théorique du processus relationnel permet d'embrasser l'ensemble de cas possibles, qui est souvent connu. L'exemple du contrat de travail permet d'identifier les éléments constitutifs : les acteurs, leurs intentions, stratégies, les codes utilisés et les composantes spatiales et temporelles de la relation.

Dans la géographie politique classique, l'Etat est l'auteur privilégié. Mais l'Etat n'est qu'une organisation au même titre que les autres, prenant appui sur l'espace à travers le temps. Les relations entre organisations sont toutes profondément politiques en tant que choc ou conflit entre deux pouvoirs. Pour préciser la nature hétérogène des organisations, Raffestin fait appel à la théorie grammaticale de Greimas, distinguant deux types d'acteurs collectifs : ceux qui réalisent un programme (syntagmatiques) et ceux qui ne sont pas intégrés à un processus programmé (paradigmatiques). **L'acteur syntagmatique** se compose d'individus qui vivent et travaillent pour l'obtention d'une finalité collective : une entreprise ou même une famille. **L'acteur paradigmatique** réunit des individus qui n'ont pas de finalité en commun, c'est l'exemple la population d'un pays. Ceci dit, dans des circonstances particulières, une ou plusieurs organisations peuvent naître dans cette population et se constituer en acteur syntagmatique. La réalisation des objectifs de l'acteur syntagmatique passe par une stratégie, qui décrit une combinaison particulière **d'énergie** et **d'information**. « C'est par la communication (échange d'information) que le pouvoir s'exerce, toute communication se manifeste dans le champ d'un pouvoir ».

Le pouvoir se manifeste à l'occasion de la relation, processus d'échange ou de communication, lorsque, dans le rapport qui s'établit, se font face ou s'affrontent les deux pôles. Les forces de ces deux derniers créent un champ de pouvoir, qui organise les éléments et les configurations. Et ce champ de pouvoir se définit par la combinaison variable d'énergie et d'information que les acteurs mobilisent. Prenant appui sur les réflexions de Foucault et Deleuze, l'auteur nous fait part du lien existant entre l'énergie et l'information : « Tout point d'exercice du pouvoir est en même temps un lieu de formation du savoir » (p. 48). Le pouvoir est aussi un lieu de transformation d'énergie en information et vice-versa. A partir d'une série de schémas graphiques et d'exemples concrets, l'auteur nous montre aisément les mécanismes sous-jacents à toute relation entre les acteurs : de l'équilibre et de la dissymétrie propres aux champs de pouvoir.

*

Quel est l'objet du pouvoir ? Le pouvoir vise le contrôle et la domination des populations et/ou des ressources. Raffestin reprend la division tripartite en usage dans la géopolitique pour comprendre les objets du pouvoir : la population, le territoire et les ressources. Il place la population en premier lieu, car elle est « à l'origine de tout pouvoir » (p. 50). La deuxième partie (pp.57-126) est consacrée à l'analyse de la problématique du pouvoir par la population. En premier lieu, l'auteur nous introduit à cette « collection d'êtres humains » (p. 59), constamment modifiée par flux naturels (naissances-décès) et migratoires. Enjeu de pouvoir, le thème population est ici abordée dans les mêmes termes que les essais de géographie politique, critiqués dans la première partie de l'ouvrage. En deuxième lieu, Raffestin analyse le rôle de langue en tant que véhicule du pouvoir, faisant référence aux quatre types de langage repérés par Henri Gobard : vernaculaire, véhiculaire, référentielle et mythique. Certaines langues sont d'un usage courant et submergent des espaces énormes, comme l'anglais, tandis que d'autres reculent et sont d'un usage finalement restreint, limité à des aires relativement petites, tel l'italien. Ce clivage ne relève pas d'un enjeu linguistique mais d'un enjeu de pouvoir. Ce qui fait de la langue un enjeu de pouvoir sont surtout ses valeurs d'usage (communauté) et d'échange (communication). Elle détermine un modèle de représentation de « l'univers » d'une communauté linguistique. Autrement dit « privilégier une langue c'est imposer un modèle de représentation unique et c'est par là même homogénéiser un système d'information » (p. 106). La résistance à travers la langue se retrouve posée dans les mêmes termes dans la religion et l'ethnie ou la race. « Toute tentative d'élimination des différences est grosse d'un pouvoir oppresseur qui cherche à réaliser dans l'espace et dans le temps un champ d'action pour se déployer » (p. 125).

*

La troisième partie (pp. 127-199) présente l'élément central de la réflexion géographique de Raffestin : le territoire. L'espace apparaît identifié en position d'antériorité par rapport au territoire. L'espace est « la réalité matérielle préexistant à toute connaissance et à toute pratique dont il sera l'objet dès qu'un acteur manifestera une visée intentionnelle à son égard » (p. 130). Une fois que l'espace devient l'objet d'un projet d'appropriation de la part d'un acteur (individuel ou collectif), il devient territoire. Mais le projet ne suffit pas à rendre l'espace territoire. Ce projet doit avoir la forme d'une stratégie. La stratégie n'est autre chose qu'une succession de tactiques du moment et du lieu en vue d'atteindre un objectif donné. A différence de la tactique, la stratégie (dans son sens territorial) nécessite de l'épaisseur du temps. Cette différence, apparemment banale, marque bien la limite conceptuelle entre deux types de pratiques spatiales : celle des entreprises, dont le but est la recherche du profit à court ou moyen terme, et celle des pouvoirs publics, qui visent à inscrire leur « stratégie » dans le temps long, par une succession de tactiques du moment et du lieu, en vue de consolider leur emprise sur un espace donné. Les stratégies créent et modifient les propriétés de l'espace (voir annexe). Les territoires se font par inclusion des acteurs qui participent à un même projet, mais aussi par l'exclusion de ceux qui ne sont pas concernés. Dans cette perspective, la territorialité prend une valeur particulière, car elle reflète les diverses dimensions du vécu territorial des membres de la collectivité.

Du processus de territorialisation découlent des quadrillages, définis par des limites visibles ou invisibles, qui rendent compte des rapports de pouvoir. La limite est un ensemble dont la frontière est un sous-ensemble. Celle-ci a une connotation plus politique, elle est manipulée comme instrument pour communiquer une idéologie. Le jeu du pouvoir conduit à la modification des limites, donc à de nouveaux quadrillages de l'espace et à de nouvelles structures de pouvoir. Les dissymétries existantes dans les relations favorisent la

cristallisation du pouvoir dans des lieux qu'il marque profondément. C'est la concentration de pouvoir dans l'espace qui fait émerger des centres, et inévitablement des périphéries. Ces lieux de condensation du pouvoir dominent leurs périphéries, tout en structurant des hiérarchies territoriales. Les grandes centralités contemporaines ont été fondées sur un petit nombre de relations économiques significatives, celles nouées dans la perspective de la révolution industrielle.

La quatrième et dernière partie (pp. 201-242) fait de l'ouvrage de Raffestin un manuel de géographie appliquée. Elle fonctionne en effet comme une ouverture, intitulée « **Les ressources et le pouvoir** », une sorte de synthèse des recherches de l'auteur et un exposé du rôle que la géographie doit jouer face aux enjeux politiques actuels. Reprenant le schéma espace - territoire - territorialité de la troisième partie, Raffestin ouvre son mode de réflexion aux autres matières, qui ne deviennent ressources que lorsque les hommes leur attribuent des propriétés. A l'aide de nombreuses études de cas sur le rôle des ressources dans les relations politiques à travers le monde, l'auteur conteste ces rapports dissymétriques, qui ne font que contribuer à maintenir le sous-développement dans de nombreux pays. « Le développement doit passer prioritairement par l'élimination progressive des relations dissymétriques » (p. 242) imposées par les acteurs qui disposent de moyens financiers et technologiques, aux acteurs qui ne disposent que de matières premières, qui finalement, sont moins appréciées que l'argent et l'information.

*

Les mérites de cet essai sont multiples et les **pistes de recherche** absolument foisonnantes. Claude Raffestin envisage l'élaboration d'une nouvelle géographie humaine à partir d'une réflexion sur les relations de pouvoir. Il énonce toute une série d'hypothèses illustrées par des exemples. On regrette qu'elles ne soient pas toutes vérifiables. Ainsi, le modèle sur la production du territoire par les sociétés est difficilement mesurable et le réfuter devient un exercice qui frôle l'impossibilité. La plupart des propos théoriques énoncés dans le livre seraient donc difficilement qualifiables de « scientifiques » dans son acception la plus poppérienne.

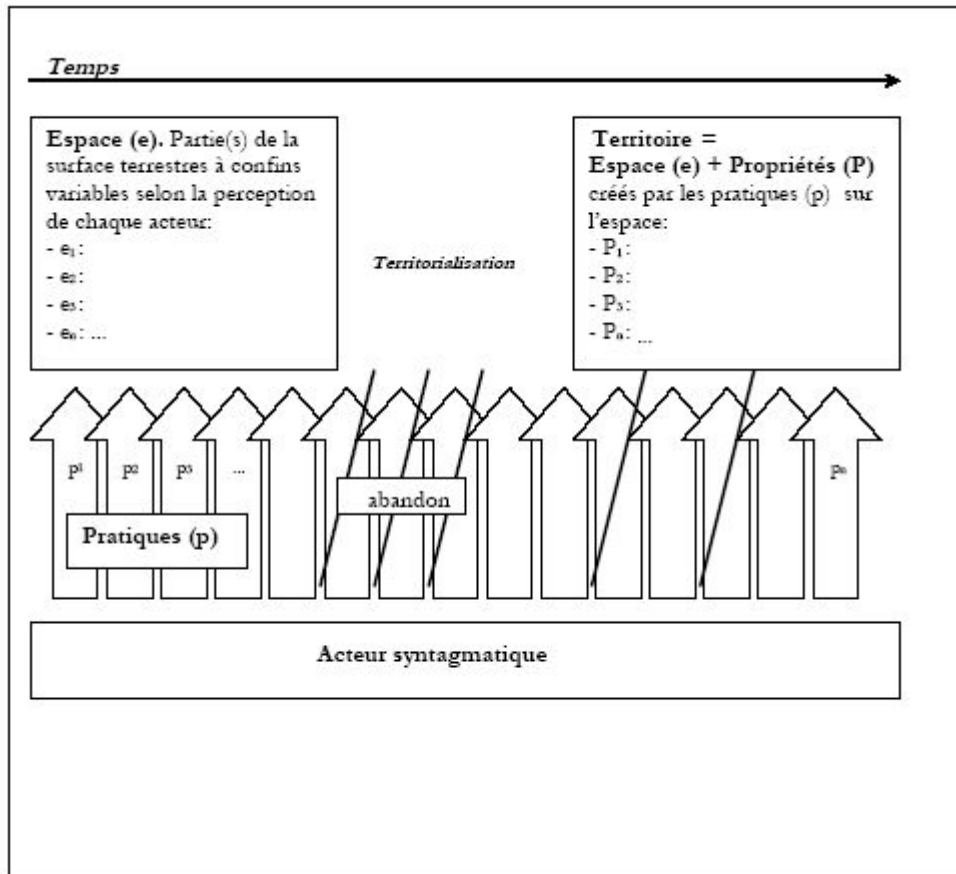
Pour ce qui est de l'apport conceptuel, on retient la notion de territorialité, un modèle de relations spatiales déterminées par des inclusions ou des exclusions. L'auteur reprend le terme de Soja mais pour désigner un système « constitué de relations médiatisées, symétriques ou dissymétriques avec l'extériorité » (p.145). Sa définition est illustrée par la territorialité du Sicilien, qu'il vit quotidiennement par ses relations au travail, à la famille, mais aussi par lieux où elle se déroule et les rythmes qu'elle implique. Il y a la part interne de la territorialité et la part externe, celle imposée par les acteurs non siciliens, notamment ceux du Nord de l'Italie. Devant la multiplicité des interprétations géographiques possibles, devant la polysémie fondamentale de la territorialité, on pourra admirer la génialité de Claude Raffestin, qui propose un tel concept pour expliquer de manière extrêmement simple la complexité des relations entre les hommes et leurs territoires.

Enfin, l'intérêt de cet essai transdisciplinaire est de suivre une conception différente de la géographie dans laquelle l'objet n'est plus l'espace mais la pratiques et la connaissance que les hommes ont de l'espace.

« La géographie politique, en tant que révélatrice du pouvoir, peut contribuer à mettre en question les processus de domination et contribuer à dégager son caractère non nécessaire »

(p. 245). **Le géographe se fait révélateur du pouvoir** et Claude Raffestin nous propose ainsi une géographie qui « doit retourner sans cesse vers les êtres et les choses ». L'un de ses plus grands mérites est de construire un pont entre la connaissance et la connaissance scientifique : « **la géographie doit savoir être immédiate, elle doit savoir se pencher sur les faits divers** ». Au final, un essai fondateur dans la réflexion sur le pouvoir et la géographie, sur les liens entre géographie, linguistique, structuralisme et symbolique, et plus largement sur la place de l'espace dans les sciences sociales.

David Guerrero



Le processus de territorialisation. D'après Claude Raffestin (1980)

Croquis : David Guerrero